



Et vînt la lumière...

Benjamin Kiffel

10/03/2021 – 17/04/2021

Galerie La pierre large

25 rue des Veaux

67000 Strasbourg

www.galerielapierrelarge.fr





Et vint la lumière... se compose de la série photographique éponyme diffusée sur écran, d'une vidéo projetée et de deux installations lumineuses. En complément, deux tirages photographiques originaux sont présentés sur les murs de la galerie. Chaque élément dialogue avec les autres et constitue la proposition.

Commissariat d'exposition : Bénédicte Bach et Benjamin Kiffel

La série photographique se compose de 40 photographies noir et blanc réalisée en mai 2020 dans les forêts vosgiennes.

Tirages photographiques (1 / 5) : 60 x 90 contrecollés sur dibond,

Le dispositif vidéo, achevé en mars 2021, forme une boucle sonore de plans diffusés en continu.

Les installations lumineuses présentées dans les deux espaces de la galerie se composent respectivement de 18 et 21 mètres de néon led blanc.

Un catalogue reprenant les photographies de l'exposition est édité à cette occasion.

Et vînt la lumière ...

Par Benjamin Kiffel

A la sortie du premier confinement de Mars 2020, après la sidération de ce moment si particulier, s'est fait sentir un fort besoin de lumière, de nature, d'oxygénation. Ce travail est d'abord une quête. Une envie de liberté. Une bouffée d'air pur.

L'intérêt pour la lumière est présent dans mon travail depuis toujours, dès la fin des années 90, elle est essentiellement nocturne et artificielle, et structure des espaces photographiés, urbains pour la plupart. Lors de mon appropriation d'un paysage diurne en Lorraine en 2007, dans "Extraits du Saulnois", apparaît également la volonté d'inscrire dans le paysage une intervention "physique" dans l'espace, avec une croix de néon géante, comme un signe d'interférence entre le réel et le fantasmé. Un usage poétique, une écriture. Ces dernières années, ces passages entre l'image et l'espace ont fait l'objet de nombreux questionnements et de propositions. Dans " Perspectives poétiques N :21", les néons posés sur le mur, évoquent le lieu industriel et donnent une autre perspective à ceux présents sur l'image gravée dans le béton. Pour l'ange des "L du désir", la lumière est intégrée à la sculpture, l'éclairant de l'intérieur et un cercle bleuté vient rappeler cette irréalité. La lumière, au-delà de sa capacité à structurer des espaces dans une image, est devenue une écriture physique, jouant des codes culturels et interrogeant nos imaginaires.

Dans cette quête post confinement, elle s'assume, centrale, comme une utopie, une possibilité. Quelque chose de mystique. Une croyance.

Le geste est presque religieux, lointain héritier de l'Arte Povera et de Mario Merz, dans le sens où il oppose des matériaux du quotidien à une succession d'images sophistiquées.

Un débat sur le réel d'où semble émerger une réponse spirituelle. Ce qui prime ici, c'est l'incandescence, le souffle de la lumière, son évidence.

Posée ou suspendue de façon minimaliste, elle suggère davantage qu'elle ne démontre, elle interfère avec le classicisme lyrique et structuré des photographies, elle en est une métaphore. C'est dans ce jeu, de détournement, d'apparition et de recomposition, de questionnement, que ce situe cette proposition.

Les images dont les lignes verticales laissent filtrer des rayons naturels campent un univers familier, pas tant pour l'auteur, habituellement aux antipodes de ce type de lieu, mais pour le spectateur. Le noir et blanc suggère une radicalité, et participe à la déconstruction de ce réel, en cherche la transcendance. Clinique.

En contre-point, un dispositif animé, projeté, de plans quasi fixes, nous emmène lentement dans un mouvement, contredit par l'objet inanimé jonché au sol mais irradiant la perspective. Des images fixes qui défilent dans un mode structuré, une vidéo de mouvements quasi figés, une intervention dans l'espace qui interfère avec l'ensemble tout en en faisant partie.

Et vînt la lumière... une incantation, une promesse, une évidence. C'est dans la disparition que réside la mémoire. C'est dans le souffle irradiant de la lumière que naît la poésie.

Fiat lux ! Et facta est lux.

Par Bénédicte Bach

“Ce sont les mots qui existent, ce qui n’a pas de nom n’existe pas. Le mot lumière existe, la lumière n’existe pas” affirmait Francis Picabia. Depuis une vingtaine d’années, Benjamin Kiffel explore les univers urbains nocturnes dans une quête inlassable pour collecter ces instants de réalité transfigurés par un éclairage artificiel. L’artiste prend résolument ses distances avec la matérialité des choses en utilisant la lumière comme un ingrédient essentiel pour faire apparaître et métamorphoser un environnement tout en révélant une poésie intrinsèque. Tel un hétérocère, Benjamin Kiffel arpente ces paysages feutrés à travers le prisme de l’éclairage public en noir et blanc ou en couleur notamment dans les séries photographiques *Métropoles*, *Nocturnes* et *Utopies* mais aussi dans son travail d’installation où la lumière contribue à souligner la structure dans *Perspectives Poétiques n°21*.

Avec *Et vint la lumière*, l’artiste sort de son pré carré urbain habituel et nous emmène dans la forêt. On pourrait croire qu’en s’éloignant ainsi de son terrain de jeux pour une immersion dans les sylves vosgiennes, il opère un virage dans son travail. En réalité, il n’en est rien : dans ses photographies, la forêt se mue en une succession de lignes verticales très graphiques, dans un noir et blanc très contrasté. Des lignes et des signes qui semblent former une nouvelle écriture sur une page blanche de lumière. Une révélation et une métaphore.

Jaillissant des images, la lumière dévoile les silhouettes des arbres. Débarrassées de la couleur, seule en importe la forme. Des troncs décharnés, élancés vers le ciel comme les corps de pénitents implorants. C’est une foule tendue vers le ciel, dans une communion religieuse, en adoration devant Hélios. Un sentiment d’extase, presque palpable s’en dégage, renforcé par les chants d’oiseaux accompagnant le dispositif vidéo diffusé en contrepoint.

Une impression pourtant contredite aussitôt par l’ambivalence inhérente à ces photographies dont la radicalité et le contraste évoquent également un univers plus sombre, une forêt sauvage et indomptable, une nature intacte et originelle dans laquelle le Petit Chaperon Rouge n’aurait jamais osé mettre les pieds. La verticalité de la forêt et la densité des sous-bois dans des noirs profonds révèlent une structure inquiétante : les arbres se métamorphosent en barreaux d’une prison. La forêt n’est plus alors un espace de liberté mais au contraire, une cage, un piège pour la lumière.

Une ambivalence comme une évidence dans ce travail réalisé au sortir du premier confinement en mai 2020 et résolument marqué par une expérience d’enferment assortie d’une farouche aspiration à une liberté retrouvée. La lumière vive des photographies vient s’imprimer sur nos rétines tandis que celle émanant de l’installation nous enveloppe chaleureusement et se propage dans une onde douce. Une dualité qui apparaît dans le dialogue scénographique entre lumière naturelle et artificielle à laquelle les spectateurs sont confrontés. Benjamin Kiffel joue avec la lumière pour provoquer des sensations, révéler une émotion, faire jaillir l’essentiel. Mais au lieu de baliser le chemin, l’artiste laisse à chacun le choix de la voie, la possibilité de se protéger d’un rayonnement éblouissant derrière un rempart sylvestre comme celle, inverse, de s’affranchir de toute contrainte pour s’immerger totalement dans cette luminescence douce. En quelques traits de lumière, Benjamin Kiffel nous offre ici une expérience sensorielle personnelle et intime : la révélation d’une poésie, fugace, profonde et secrète, l’écume de nos amnésies.

Et vînt la lumière ...

Par Gabriel Diss
Conservateur du patrimoine

Après une année 2020 chaotique, conséquence des contraintes sanitaires imposées par la pandémie de la Covid, Benjamin Kiffel ne cherche plus à oblitérer les traces qu'elle a laissées en lui pour nous les livrer avec poésie dans une âpre "disputatio" avec le réel. Pour ce faire, il propose au sein de la galerie La Pierre Large à Strasbourg une circulation initiatique dans l'espace d'une réalité réinterprétée par des procédés qui lui sont désormais familiers : la photographie en noir et blanc, l'image vidéo, suivie d'un mécano en tubes de néon.

Telle un manège enchanté, se jouant des contraintes spatiales comme des ombres et des lumières, l'installation nous entraîne dans un monde où se confrontent la réalité brute et aveugle de la nature et sa reconstruction imagée et onirique fantasmée par l'artiste. Cette succession d'outils dirige et canalise la démarche de Benjamin Kiffel le long d'un fil invisible en une perspective commune, quasi scientifique, obtenue par la synthèse de ce qu'ils donnent à voir chacun dans sa singularité. Le parcours artistique proposé ici débute par une série d'images de forêts, radiographies d'une réalité naturaliste, pour finir dans l'éblouissement artificiel et figé d'une construction de lumière. L'image biblique de la femme de Loth transformée en statue de sel par la fulgurance de la lumière s'impose à moi comme si la puissance et la charge de la vérité ne pouvait être supportée par l'appréhension humaine. Cette lumière, fondamentale dans la pensée de Benjamin Kiffel, alimente toutes ses réflexions ; elle détruit peut-être mais elle lui permet surtout de reconstruire un monde parallèle dans lequel il se sent plus à l'aise et qu'il veut nous faire partager.

Par son propos, Benjamin Kiffel témoigne de sa capacité à établir une sorte de métaphysique de la relativité, il s'affranchit du réel en bâtissant un monde fictif, il les fait interagir pour qu'ils se nourrissent l'un de l'autre. Ces disparitions et ces réapparitions composent l'univers singulier intime et profondément poétique que Benjamin Kiffel nous offre en partage, persuadé qu'il est, que ce sont aussi en partie les nôtres.



... Et la lumière fût.

Par Michel Bedez

Alignement.

La forêt est une guerre immobile. Des rangées de petits soldats, de fantassins transpercés par des éclairs, des explosions. Les déflagrations illuminent les arbres, comme des dépouilles mortelles. Des chablis couchés par la mitraille viennent casser l'ordre établi.

Au fond du bois respire la peur des grognards. La peur animale. La peur de l'animal qui a déserté. Qui a ordonné cela ? A force de dresser les animaux et les végétaux, l'homme en a fait un champ de bataille.

Alignement.

La forêt est une ville endormie. La hauteur vertigineuse des gratte-ciels, l'empilement, le foisonnement, la concentration, la lumière pâle des cités. Et puis il y a l'éclairage qui claque, les néons qui zèbrent, les enseignes qui taillent en pièces. La beauté presque parfaite de la superposition des sentiers et des boulevards, du noir et de la couleur, de l'ordre et du vivant.

Alignement.

La forêt est une église. Les piliers forment la nef à l'infini. Et puis il y a la lumière divine qui irradie les mystères. La force du ciel sépare le jour des ténèbres.

La voie céleste tombe à terre, remonte les branches, se concentre et s'éparille, pour regagner le ciel, éternellement. Seule la lumière artificielle du diable saura perturber la beauté des origines.

Et vint la lumière... est comme un alignement des planètes, une tapisserie en relief, une ode à la mort et à la joie.





Éléments biographiques

Artiste plasticien depuis 1998, né en 1972, Benjamin Kiffel a fait l'objet de nombreuses expositions et est présent dans des collections publiques et privées. Travaillant plus particulièrement la photographie dont il questionne les limites, il a également réalisé des vidéos expérimentales comme des installations monumentales. Ses domaines de prédilection sont la ville, la nuit, le détournement des publicités, les parkings, les espaces urbains en reconversion, les néons, les atmosphères un brin glauques, les mises en scène...

Ses réalisations mêlent la photographie, la vidéo, la lumière, les matières, et visent à offrir un autre regard, à interroger nos imaginaires et nos registres culturels contemporains.

www.kiffel.fr



Le LAB, clé de voûte de la galerie La pierre large

En 2019, la galerie La pierre large devient le laboratoire de l'image contemporaine : **le LAB**. Fruit d'une réflexion permanente, à la croisée des problématiques inhérentes aux artistes, d'une exigence curatoriale et de la relation avec le public, le LAB prend une forme associative et vient renforcer les moyens d'action de la galerie. Au-delà d'un aspect organisationnel, le LAB est un moyen d'affirmer clairement le soutien aux artistes et à la création. Le LAB offre également un cadre unique dans lequel le volet curatoriale est assuré par les deux artistes Bénédicte Bach et Benjamin Kiffel. Une autre façon de partager et de donner à voir la photographie plasticienne et la vidéo expérimentale à travers le prisme du regard exigeant de plasticiens engagés. Ce travail à quatre mains et deux têtes est également mis au service des actions de médiation construites pour des publics variés (scolaires, étudiants, salariés ...) au fil des expositions. Désormais, le LAB a vocation à porter les expositions des artistes invités au sein de la galerie comme les événements hors-les-murs.

Soutenir la création, élargir ses horizons, transmettre des émotions

Galerie La pierre large
25 rue des Veaux
67000 Strasbourg
du mercredi au samedi
16h – 19h / 15h – 18h durant le couvre-feu
www.galerielapierrelarge.fr
06 16 49 54 70

Avec le soutien de

